

CHAPITRE 25 : LUNE D'AUTOMNE

Ce fut une arrière-saison magnifique. La lumière oblique du soleil d'automne nimbait les feuillages et les façades d'un or presque transparent. Albâtre était plus belle que jamais; dans ses rues et ses escaliers, ses jardins, ses promenades, passait une foule plus nombreuse qu'autrefois, mais l'élégance de cette ville blanche, entretenue avec un soin qui brillait sur les colonnes et le poli des statues, paraissait immuable. Les jardins étaient léchés, paysagés avec toute la fantaisie de l'artiste et toute l'exubérance de la nature; les citoyens eux-mêmes, actifs et prospères, avaient encore le temps de se parer, de flâner, et d'ajouter à la beauté des lieux celle de leurs vêtements classiques et de leurs coiffures contournées. Tandis que des rouges et des fauves enflammaient les branches, et que les roses d'automne, amoureusement cultivées, offraient aux regards leurs délicats pétales et leurs tendres couleurs, la température fraîchissait insensiblement, annonciatrice d'un déclin imminent.

Au cours de la dernière semaine, le nombre de migrants avait explosé - il était quasiment impossible d'en tenir aujourd'hui un compte précis, non plus que d'en relever les noms ou les origines. Aux premiers arrivants, qui espéraient loger dans le coeur historique de la Haute Ville, et qui connaissaient suffisamment de rudiments de langue noble pour se mélanger à la population, avaient succédé des humbles et des gueux, qui, taciturnes ou effarés, affichaient une étrangeté radicale. La plupart d'entre eux, lorsqu'ils sortaient de leur quarantaine, s'entassaient en Ville Basse. Rien ne leur interdisait l'accès à l'ensemble de la Ville, mais un sentiment de gêne, et un désir de rester entre-soi, les regroupaient. Ils semblaient affamés, blessés. Des citoyens d'Albâtre les encadraient en permanence, les guidaient vers le palais de l'abondance, et vers les thermes, afin qu'ils pussent se laver des miasmes du voyage. Mais cette vie collective les rebutait; les femmes qui étaient entrées pour la première fois dans les Bains étaient ressorties en criant, et nombre d'entre elles préféraient aller se laver dans la rivière, à l'extérieur de la ville. La nourriture, essentiellement végétarienne, ne leur plaisait guère, et l'odeur du chafouin grillé, qui avait totalement disparu au cours des dernières années, reparut en Ville Basse. Des affrontements entre kharyssiens et scylliens avaient été déplorés; des vols, incompréhensibles dans un milieu où

la monnaie n'était presque jamais utilisée, se mirent aussi à perturber la bonne marche de la Cité. Très peu de migrants participaient aux travaux collectifs - la plupart restaient là, dans une inaction qui désespérait les gens d'Albâtre, attendant quelque chose qui ne venait pas.

Il y avait, selon les dires des citoyens affectés à la surveillance de la Porte, une recrudescence d'hommes patibulaires parmi les nouveaux arrivants, dont on n'avait pas réussi à déterminer s'ils venaient ou non des Cités Portuaires, car ils parlaient fort peu. Aelenor et Aumon avaient fini par imaginer qu'ils venaient peut-être des Villes de l'Ouest. La Fièvre Rouge, en effet, avait pu commencer à se répandre bien en amont du bord de mer. L'ensemble des efforts avaient été concentrés sur la prévention de l'épidémie, et Aelenor était heureuse que les mesures très précoces qu'elle avait prises aient jusqu'ici porté leurs fruits. Il avait fallu modifier les consignes d'accueil, et construire de nouveaux baraquements, à une plus grande distance de la Ville. Le plus difficile était de faire respecter la quarantaine - mais jusqu'à cette semaine, on y était arrivé, et il semblait que le nombre de malades allât diminuant - seules de très rares personnes arrivaient malades, et elles étaient orientées tout de suite dans la maladrerie, où, malheureusement, elles devaient se soigner les unes les autres. Aumon pensait que la distance à parcourir pour arriver jusqu'à Albâtre avait joué en leur faveur : les gens qui étaient déjà malades au départ de leur cité, ou qui étaient affaiblis et ralentis par l'incubation, n'avaient pas survécu au voyage. Les morts n'avaient donc pas été nombreuses, et l'on souffrait davantage de la fatigue et des chocs successifs. Il n'était pas rare de voir des migrants dans un état de prostration inquiétant; ils avaient perdu pour beaucoup, en plus de leur logis, des membres de leur famille, et le voyage paraissait être devenu difficile. Les routes, semblait-il, n'étaient pas sûres, et la vie n'y valait pas cher.

Aelenor, ainsi qu'un certain nombre de citoyens volontaires, dont Keller, s'étaient mis à apprendre la langue des Cités Portuaires, et s'efforçaient de faciliter la communication entre les communautés. Mais cet étalement de crasse et de douleur, cette fracture linguistique, cet entassement humain dans des conditions précaires, rappelaient de mauvais souvenirs. Keller avait laissé Nox à ses mystérieuses occupations, et, prétextant son désir d'aller à la rencontre des migrants, s'était établi à la Frontière. Cela lui permettait de filer le dénommé Cypher, qui avait refait surface récemment. Nul doute qu'il fût allé prévenir ses compères, et qu'il fût rentré

subrepticement, plus rapidement qu'eux. Keller, grâce aux indications de Cristome, avait repéré le lieu où il s'était installé, et le suivait autant qu'il le pouvait - bien que sa traque n'eût rien donné de très concluant jusqu'à présent.

L'homme n'avait pas d'habitudes fixes; il passait de nombreuses heures à se promener dans la Ville, où ses pas le ramenaient toujours aux mêmes quartiers. Keller avait fini par se persuader qu'il revenait ainsi à des lieux qu'il avait connus, et peut-être habités, avant d'entrer dans la Guilde de l'Ombre. Personne cependant n'avait semblé le reconnaître, et lui-même ne paraissait vouloir se lier qu'avec des inconnus. Il accomplissait un certain nombre de tâches collectives, qu'il ne paraissait pas choisir particulièrement. Le plus intéressant était sans doute la relation qu'il semblait entretenir avec une kharyssienne très élégante qui logeait dans une ruelle du haut de la Ville Basse. Il venait la voir presque toutes les nuits, et ne sortait parfois qu'au zénith. Elle, qui se nommait Juline, et qui parlait apparemment une Langue Noble tout à fait correcte, passait ses journées dans les quartiers de Haute Ville, où elle se liait avec tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une jeunesse jouisseuse. Elle était séduisante, et mutine - Keller devinait qu'il s'agissait d'une femme intelligente et éduquée, bien qu'il ne l'eût jamais entendue dire plus de quelques mots. Elle aimait particulièrement la ruelle des boutiques, où les quelques marchands de la Cité étalaient leurs vélins rares, leurs toges brodées, leurs boucles d'épaules et leur matériel spirituel. Mais elle ne manquait jamais à un rendez-vous nocturne avec son rustre, et Keller leur supposait une liaison sérieuse.

Ce détail était presque de nature à le faire douter de l'identité de ce Cypher. Un Frère Sombre, et probablement un chef, sur le point de participer à l'une des plus grandes cérémonies imaginables, pouvait-il vraiment déroger à la règle à ce point ? La continence et l'obéissance étaient les piliers bien connus de la Guilde de l'Ombre. Cela pouvait-il avoir changé ? Keller se demandait si cette licence venait de Nox - enfin, de Sornar, qui manifestait lui-même un violent appétit charnel. Keller griffonnait le résultat de ses filatures sur des vélins anonymes, qu'il déposait avec force précautions dans la cour mineure du palais de la Gouvernance. Il prenait également connaissance des missives de Cristome.

Ce dernier ne réapparaissait presque plus à la surface de la Ville, et avait acquis une connaissance intime des catacombes. Il existait des sorties non cartographiées, qu'il porta à la connaissance de Keller et d'Artus, et il annonçait même la découverte d'une sorte d'étage intermédiaire, où il pensait pouvoir se cacher lorsque les hommes de la Guilde commenceraient à affluer en bas. Il faisait également état des découvertes progressives qu'il avait faites sur les recherches de Sornar - ses investigations patientes avaient fini par restaurer l'ordre bouleversé du laboratoire du savant, et il avait mis la main sur des vélins dont il ignorait l'existence, et dont, Keller n'en doutait pas, il comptait enrichir la Bibliothèque de l'Eglise de Porphyre.

Artus, quant à lui, accomplissait sa part du travail, en rendant à Daphnaé, au théâtre, des visites aussi fréquentes qu'imprévisibles. Il s'attachait d'abord à espionner Nox - soit en demeurant avec lui, ce dont son faux frère le dissuadait de plus en plus souvent, à présent - soit en prenant l'attache de Tybert, ou de Felys, soit en suivant Nox directement, ce qu'il évitait le plus possible. Puis, lorsqu'il était certain que Sornar était occupé, il s'appliquait à prendre son apparence. Il était étrange que cela fût si difficile - étant donné leur similitude de traits.

- Tu n'y es pas du tout, disait Daphnaé, désespérée. Peut-on être si mauvais ? Tu le connais depuis douze ans, n'as-tu pas eu le temps de l'observer ?
- Je l'ai observé, disait Artus, mais jamais pour prendre sa place.
- Recommence. Sa démarche n'est pas souple comme la tienne, elle est légèrement saccadée, comme s'il était toujours nerveux, toujours en tension avec lui-même. Tu ne sens pas, cela ? Cette tension ? Il faut que tu marches comme si le mouvement te faisait mal, comme si c'était une lutte... Essaie, un peu.

Artus devait faire appel à l'Esprit pour se pénétrer des directives de son metteur en scène.

- Oui, c'est mieux. Mais ne marche pas trop vite. Il est d'une lenteur exaspérante par moments. D'une lenteur cruelle. Maintenant, arrive par le côté jardin, viens jusqu'à moi et parle-moi.
- Que dois-je dire ?
- Je ne sais pas moi, n'importe quoi, ce qui te passe par la tête. Crois-tu que tu auras un texte écrit le jour où tu devras jouer son rôle ? Il te faudra improviser, alors, tâche de t'habituer !

Artus acceptait les rebuffades avec patience. Il reconnaissait le génie de Daphnaé à sa juste valeur, et appréciait l'intuition avec laquelle elle sentait des choses qu'elle ne pouvait pas savoir. Lorsqu'il improvisait, les imprécations recommençaient.

- Mais non, mais non ! Si tu n'y mets pas un peu du tien ce n'est pas la peine de me faire perdre mon temps...
- Quelles sont les particularités de son élocution ? demandait Artus.

Daphnaé se radoucissait, puis elle tentait de mettre des mots sur ce qu'elle faisait sans réfléchir, par la grâce de son talent d'imitation et la puissance de son imagination.

- Il a toujours, quelle que soit la situation, l'air méprisant. Tu dois faire comme si ton interlocuteur était un enfant demeuré, un idiot, un subalterne à qui l'on doit à peine la politesse. Tu dois aussi y mettre une pointe de moquerie, comme s'il y avait un public prêt à rire avec toi de son infériorité. Nox a toujours l'attitude du comédien en aparté. Il théâtralise tout ce qu'il dit.
- Il théâtralise ? répétait Artus.
- Oui.

Artus, studieux, se conformait aux indications de jeu.

- C'est mieux que tout à l'heure, disait Daphnaé en faisant la moue. Mais... il y a autre chose, un tour que tu n'as pas... Comment dire? Nox a toujours l'air de s'ennuyer. Même quand il fait l'amour. C'est un garçon infiniment blasé, que rien ne surprend, et que tout lasse.

Artus reprenait la même phrase dix fois, vingt fois. A la fin de la séance, Daphnaé l'encourageait.

- Tu progresses, disait-elle. Et puis, cet homme de main ne l'a pas fréquenté autant que moi, il le connaît à peine. Il ne fera pas la différence.

Artus la remerciait, et lui promettait de revenir dès qu'il le pourrait. Mais son travail ne s'arrêtait pas là - dans la rue, il se mettait dans la peau de son frère, et adressait quelques mots aux passants, ou à de vagues connaissances, sans préciser qui il était. Ce petit jeu lui paraissait indispensable - et lorsqu'on le prit un nombre suffisant de fois pour son frère, il jugea que ses progrès étaient bien réels.

Ce fut alors qu'il se mit à réfléchir à ce qu'il allait dire. L'occasion qui se présenterait était unique - c'était une occasion pour obtenir des informations cruciales, bien sûr, mais c'était également une

occasion, s'il était assez fin, pour imposer une contrainte à son interlocuteur - une contrainte dont il ne devrait pas se souvenir. Il ne parla pas de cette idée à son père, ni à Cristome. Il supposait que les deux, pour des raisons différentes, essaieraient de le dissuader de mener ce jeu dangereux. Keller ne voudrait pas qu'il prît un risque supplémentaire, à un moment où il serait seul. Et Cristome, lui, jugerait cette initiative compromettante pour le déroulement des opérations... Mais Artus savait qu'il en était capable. Il pouvait ordonner à Cypher de faire rater la cérémonie - mais ce n'était pas ce qu'ils souhaitaient, puisque la seconde incarnation devait bien avoir lieu pour rendre Sornar à nouveau mortel. Il pouvait le contraindre à changer d'allégeance au terme de la cérémonie, et à se retourner contre son maître. Mais une telle contrainte, si contraire aux désirs du sujet, était très difficile à réaliser. Il était beaucoup plus facile de contraindre les gens en flattant leurs désirs, ou leurs peurs naturelles, qui constituaient des leviers puissants de manipulation. Cela, Artus ne le savait pas par expérience, car il détestait user de la contrainte sur les autres, mais par l'étude. Il avait lu que l'inspection de l'esprit des gens facilitait grandement leur contrainte par le Verbe. Il ne pouvait donc prévoir exactement ce qu'il ferait, car il devrait s'adapter aux circonstances, et plus particulièrement à l'esprit de son adversaire.

Si toutefois il y parvenait, ne pourrait-il pas contraindre Cypher, par exemple, à abandonner sa vigilance lors de la cérémonie ? Ou à tomber en catatonie en même temps que son Maître ? Il lui fallait réfléchir mûrement pour déterminer le contenu de cette contrainte possible - c'était une potentialité inespérée, mais si difficile à accomplir qu'il espérait ne pas la manquer - car la survie de Nox dépendrait sans doute de son adresse.

Sornar ne passant presque plus de temps avec lui, Artus se demandait parfois comment Nox supportait les crises de « dépossession ». Il imaginait son frère, apeuré, tremblant, articulant « Artus » d'une voix inaudible. Et le sentiment de devoir tout risquer, de ne pas pouvoir vivre sans avoir tout risqué, le prenait alors à la gorge. Il avait été l'enfant du miracle - celui que personne n'attendait, celui que Joris n'avait pas emporté, celui qui avait ramené sa mère à la vie, celui qu'elle avait aimé, à la déraison, depuis la seconde de sa naissance. Le sentiment de culpabilité qu'il éprouvait envers Nox était si grand qu'il ne pouvait se solder que par un acte immense - un sacrifice solitaire, volontaire, d'une démesure héroïque. Ce n'était pas pour la gloire - mais pour

cesser d'éprouver cette honte d'être heureux, d'être libre, d'être aimé, qui lui devenait, à mesure que grandissait son amour pour Gretel, de plus en plus asphyxiante. Dans les jours qui viendraient, ce sentiment terrible, qui avait maintenu son enfance et sa personnalité dans un carcan étroit, s'envolerait. Soit par sa mort, soit par sa victoire. Et, s'il avait la chance de survivre, il savait qu'une puissance immense déploierait ses ailes en lui.

Il passait avec Gretel toutes les heures qu'il pouvait, et s'efforçait de rendre de courtes visites à sa mère. Mais Aelenor était si occupée depuis quelques jours qu'elle ne lui accordait parfois qu'une minute. Il y avait eu un cas de Fièvre Rouge à l'intérieur de la Ville Basse, et l'émoi était grand dans toute la Cité. Le Forum bruissait de discours contradictoires et violents; et l'on préparait une séance extraordinaire pour la fin de la lunaison, où l'intervention d'Aelenor était très attendue. Ainsi, elle demeurait aveugle à ce qui se passait chez son fils - elle ne percevait pas la tendresse particulière avec laquelle il l'entourait, et qui l'eût alertée sur l'imminence d'une catastrophe. Elle se contentait de s'abreuver à sa constance, à sa bonté, sans se douter que cette source pouvait se tarir brutalement. Et il la laissait tout ignorer, jugeant insupportable l'idée même d'un adieu. Il se souvint, à cette occasion, du jour où Aelenor l'avait laissé en Ville Basse, chez le vieux Samos, en lui confiant un sac à ouvrir au cas où elle mourrait. Artus aurait pu lui laisser un sac, aujourd'hui, ou une lettre, mais, à l'instar du petit garçon qu'il avait été, il refusait d'envisager le pire, résolument, comme si la force de son refus pouvait tout conjurer.

Daïla, quant à elle, en voulait à sa famille entière. Sa mère était morte en laissant des Dits Essentiels à tout le monde, mais pas un seul message personnel pour elle. Son père, comme d'habitude, courait par monts et par vaux à la recherche d'elle ne savait quoi. Artus, qui la considérait comme une enfant, s'entêtait à lui offrir des friandises et à faire apparaître des fleurs dans ses cheveux, ce qui avait le don de l'exaspérer. Quant à Nox, après lui avoir accordé une heure de causerie brillante, où il avait resserré l'emprise qu'il avait sur elle, il avait quitté la maison et n'y avait presque plus reparu. Elle avait donc décidé, en accord avec son père qui de toutes façons semblait n'en avoir rien à faire, de rester chez Marvane et Soleya. La Ville Basse, où ils étaient établis, se remplissait de gens bizarres, et l'odeur écoeurante des épices kharyssiennes lui donnait à nouveau la nausée. Soleya se montrait disponible, et Daïla se rendait utile auprès d'elle.

- A la Cité Monastère, disait Soleya, nous passerons beaucoup de temps en méditation, et cela nous apportera à tous la sérénité que la vie urbaine nous a ôtée.
- Combien de personnes vont vous suivre ?
- Pour l'instant, une trentaine, mais j'espère convaincre des habitants des Cités Portuaires.
- Ils n'ont pas la même culture que nous, disait Daïla. Ils croient en une Déesse, ils ne feront jamais usage de l'Esprit pour une transe collective...
- Ces choses là s'apprennent, Daïla. Ils rejetteront leurs illusions lorsqu'ils n'en auront plus besoin.
- Es-tu si sûre que leur religion soit une illusion? demandait Daïla.
- Mais oui, disait Soleya en souriant d'un air amusé. Crois-tu vraiment qu'une femme géante ait eu deux lacs en guise d'yeux ?
- Crois-tu vraiment qu'un homme ait pu hanter une Cité ? rétorquait Daïla. Pourtant, c'est cet Esprit qui a tué ma mère.

Soleya haussait les épaules. Elle faisait partie de ceux qui avaient appris quelques rudiments de la langue des Cités Portuaires, et consacrait quelques heures, chaque jour, à faire du porte à porte dans les ruelles vétustes.

- Nous sommes sur le point de reconstituer une communauté spiritualiste, expliquait-elle. Seriez-vous assez intéressés pour nous rejoindre?

La plupart des kharyssiens et des scylliens lui claquaient la porte au nez en faisant le Signe de la Mère. Tout ce qui avait trait à l'Esprit les effrayait d'autant plus que nul temple, nul prêtre n'étaient à portée de main, et qu'ils étaient laissés seuls avec leur conscience religieuse, en cette terre étrangère et impie. Certains, pourtant, las d'être ballottés par les événements, chassés d'ici et rejetés de là, se prenaient à rêver d'une autre terre promise.

- Nous vivrons en harmonie avec la Nature, disait encore Soleya. Et nous tâcherons d'oublier nos personnalités individuelles, qui prennent tant de place ici.

Les gens ne comprenaient pas bien ce qu'elle disait, mais cette jeune femme enceinte, pleine d'un feu intérieur, leur inspirait confiance, et elle recruta en quelques jours une douzaine de migrants.

- Et toi, Daïla, tu ne veux pas venir avec nous ?

- Moi ? Mais je n'ai que douze ans, Papa ne me laissera jamais partir. Et il ne voudra jamais quitter Albâtre...
- Est-ce lui, ou est-ce toi, qui ne veux pas quitter Albâtre ?

Daïla haussait les épaules, et demandait à Soleya, pour changer de conversation, de lui apprendre les chants qu'Ireyn lui avait transmis.

Pendant ce temps, les Frères Sombres s'étaient rassemblés dans une baraque isolée du reste de la quarantaine. Lorsqu'ils étaient mélangés avec les autres, on ne remarquait pas tout de suite leur point commun : tous avaient arraché leur pierre frontale, qui trahissait par trop leur identité, et caché leur cicatrice sous des turbans, des cheveux coupés à la hâte ou une épaisse couche de crasse. Pher leur avait ordonné de respecter la quarantaine, et de se fondre dans la masse le plus possible - dès qu'ils pourraient pénétrer dans la ville sans attirer l'attention, ils disparaîtraient dans les catacombes, et personne ne se soucierait plus de ce groupe de hères. Sans faire de bruit, car ils respectaient toujours la règle du silence, bien cachés aux regards des autres migrants qui ne comprenaient pas leur langue, ils s'adonnaient à leurs exercices spirituels et physiques. Ils consumaient cette dernière attente avec la même patience qu'ils avaient toujours eue : de la caserne aux galeries sous la montagne, de ces galeries à la Cité Monastère, et de la Cité-Monastère à ce campement de fortune, ils répétaient la même routine invariable, qui faisait leur force et leur faiblesse. Ils n'avaient pas hâte, ils n'avaient pas peur. La liberté individuelle n'était pour eux qu'un lointain souvenir - une défroque qu'ils avaient laissée au début du chemin.

La mère de Kayla avait dû accompagner ses bourreaux, et les aider à montrer patte blanche aux citoyens d'Albâtre qui inscrivaient les noms des nouveaux arrivants, et la date de leur arrivée, dans un registre. Sitôt enregistrés, les hommes l'avaient laissée libre de ses mouvements, elle, sa fille et son petit chien, non sans avoir esquissé à leur intention le geste de l'égorgement. La mère, que son voyage avec ces démons avait comme vidée de son humanité, avait acquiescé gravement, et

porté instinctivement la main au cou de la fillette. Elle n'avait pas soufflé mot, dans la baraque où elle trouva refuge, sauf pour chanter des berceuses à sa fille, et répéter des mots sans suite à son chien. Les autres migrants essayèrent de la faire parler, mais elle resta mutique. De temps en temps, elle sortait de sa poche une bourse contenant des petites billes de porphyre, et se mettait à les égrener en marmottant des prières incompréhensibles.

Ses compagnons de quarantaine la laissèrent bientôt en paix, et l'on fut d'avis, au bout de quelques jours, que la malheureuse avait perdu ses enfants et son mari de la Fièvre Rouge, et qu'elle avait momentanément perdu la raison. C'était une histoire si commune, et qu'on avait entendue si souvent, que personne n'y prêta attention.

Dans sa prostration muette, la pauvre femme revoyait inlassablement sa jolie Kayla à peine nubile, les yeux arrondis par la surprise, vomissant par la gorge des gerbes de sang à chacune de ses dernières pulsations.